

travailler le social [en images]

de la photographie, du cinéma, de l'illustration,
du son ou de la création numérique comme outils
de transformation de nos représentations sociales

Andréas Athanassiadis
Joëlle Bosmans
le collectif Ose(r)
Cayetana Carrión
Frédéric Moreau de Bellaing
France Paquay
Julie Rasmont

travailler le social

[en images]

Work in Progress

Andréas Athanassiadis, Joëlle Bosmans et le collectif Ose(r), Cayetana Carrión, Marina Cox, Anja Hess, Frédéric Moreau de Bellaing, France Paquay, Julie Rasmont, Dominique Simon

L'atelier Travailler le social en images est le fruit d'une collaboration entre les Ateliers de la rue Voot et la revue Travailler le social (collectif de recherche et de publication). Il a pour projet de faire émerger au travers de différents supports (photographie, cinéma, illustration, textes, son ou création numérique) les réalités et pratiques sociales qui nous entourent et de les questionner en vue transformer les représentations que nous en avons et de soutenir un projet de société qui soit plus égalitaire, solidaire et démocratique.

Les participants de cet atelier qui cheminent ensemble depuis novembre 2016 mènent aujourd'hui un projet collectif d'exposition/rencontre en vue de partager leurs démarches respectives. Démarches qui seront reliées entre elles par l'intention commune des participants de partager comment ils ont exploré l'image pour agir sur les réalités sociales qu'ils rencontrent. Outre la monstration de leurs projets, des rencontres seront prévues avec le public pour partager leurs expériences, débattre et échanger sur les sujets qu'ils traitent et questionner la place de l'image dans le champ social. Ils vous invitent à découvrir ici une ébauche de leurs démarches.

Sans-abrism

Andréas Athanassiadis



Les premières photos sur le sans-abrisme que j'ai prises étaient pour un travail sur le "refuge" effectué dans le cadre des Ateliers de la Rue Voot en 2016. La question du sans-abrisme n'était pas encore centrale pour moi mais il y avait déjà quelques traces : des cartons utilisés pour passer la nuit, des matelas, des couvertures dans la rue.

C'est lors de la campagne « 400 Toits » (campagne portée par différentes organisations et partenaires qui ont pour objectif de trouver 400 logements stables) que j'ai fait les premières photos de personnes sans-abri. Les photos ont en effet été prises lors des actions « Face à face pour un logement » de la campagne en 2017 et 2018. Le but de ces actions était de faire un état des lieux du sans-abrisme à Bruxelles. Pour cela, des bénévoles encadrés par les professionnels de terrain ont interviewé les personnes sans-abri et d'autres bénévoles "reporters" ont documenté ces actions. C'est donc en tant que bénévole "reporter" que j'ai participé à ces actions.

En 2017, les photos sont plus lointaines, factuelles. Il y a peu de moments de rencontres car la récolte d'informations pendant les interviews est prioritaire. J'ai l'impression que mon intention est d'interpeller. Probablement le suis-je moi-même.

En 2018, je suis déjà plus à l'aise avec le sujet et les photos racontent autre chose. C'est à ce moment que je fais les premiers portraits de sans-abris. Les moments de rencontres sont possibles et plus longs cette fois. Faire des

portraits me permet de rendre les personnes plus accessibles à la rencontre, réduire la distance entre "eux" et "nous". Encore une fois, le fait d'avoir rencontré les personnes, d'avoir eu le temps de leur parler me permet de prendre des photos plus "proches".

Après les actions de la campagne «400 Toits», de 2017 et 2018, j'ai continué à photographier les traces du sans-abrisme.

A travers ce travail, différentes questions se sont posées.

D'abord la question de la légitimité: peut-on prendre des photos des sans-abris? Avec ou sans leur accord? Aujourd'hui, si je vois une personne sans-abri dormir dans la rue, je me permets de la prendre en photo. Mais pour faire des portraits j'ai finalement besoin de parler à la personne au préalable.

Une autre question est celle de la distance: le contenu des photos a changé avec, d'une part, une meilleure connaissance du sujet mais aussi en se rapprochant des personnes.

Trouver la bonne distance - ou la bonne proximité - reste une question fondamentale finalement.









Vieillir au présent

Joëlle Bosmans et le collectif Ose(r)

Oser vieillir

demain ce sera mon tour | je suis un encombrant | être et avoir été | je n'ai plus mon mot à dire | je dois filer doux | vivre avant de mourir | frapper avant d'entrer | c'est pas une maladie | s'asseoir, regarder, écouter, goûter | les morts de la pandémie vont soulager les caisses de la sécu | humour et tendresse, bordel | hors temps, hors champs | I(un) pensionné sur 6 (six) vit sous le seuil de pauvreté | ralentir, profiter, accepter | les vieux, on les jette | être encore | une retraite dorée | un handicap comme un autre | une chance | pas le choix | une expérience de vie à partager | 60 (soixante) ans de vie commune | le déclin | une dépendance mal comprise | déraciné | s'épanouir | transmettre | perché sur le lève personne | se permettre | le vieillissement, je suis tombé(e) dedans depuis que je suis petit(e) | re-connaître | en conflits d'intérêts | souvenirs ... souvenirs ... | se lier, délier, relier | l'art de ne pas déranger les autres | une vraie pente glissante | une source de profit | grincer de toute part | alors on s'traîne | la monotonie des habitudes | être confronté à des modèles insolents | plus rien à prouver | nirvana mnésique | garder mon libre arbitre | un esprit ardent dans un corps ralenti | partager | ras le bol d'être traité comme des gamin(e)s | se mettre à poil au propre comme au figuré | attendre... | un cataclysme démographique | préférer être mort que d'être une charge | mes enfants croient bon de décider pour moi | porter des couches | des aidants armés de bonnes intentions | la solitude comme unique compagne | le pouvoir qui change de main | les enfants me manquent | oublier d'éteindre le gaz | faire fuir avec nos « doléances » | radoter | en rythmes décalés | les mots que je n'ai pas dits | planter le décor de mes derniers jours | danger de glissement | perdre la boule | j'aime pas les dimanches sans visite | s'approcher du but | un défi pour la science | maltraités | le premier arrivé attend l'autre | hier encore j'étais jeune | un cadeau empoisonné | trainer en faisant les courses | c'est quand que je vais mourir | vivre au présent | mes dettes | pas tous égaux | avoir peur de tout perdre | sexe, drogue et rock en roll | n'être qu'un vieux à héritage | plus les moyens de rien | au diable l'accessoire | taire ses bobos avec philosophie | pas rentable, pas reconnu | du sens à retrouver | plus envie de rien | rester curieux | rester planté devant la télé | besoin de convivialité | rester un citoyen impliqué | se promener au gré du chant des oiseaux | s'accrocher à un déambulateur | s'oublier | parké pour une longue durée | jeté hors du monde | nourri par

De quoi est faite la vie sociale des personnes vieillissantes, diminuées dans leur autonomie, dans la société d'aujourd'hui? Quels liens ont elles encore avec la vie qui les entoure, qui nous entoure?

En les photographiant et en nous partageant ses photos, Joëlle aimerait nous rappeler qu'elles existent et que toute attention, quelle qu'en soient la forme et la manière, est un lien important, potentiellement vital, pour elles.

Aux côtes de ses images des fragments de phrases qui vous invitent à explorer différents regards portés sur le vieillissement. Des mots extraits de témoignages réalisés par Bénédicte, Dominique, et Sabine les autres membres du collectif.

Vivre, être vivant, rester vivant, c'est au-delà du biologique/physique, c'est aussi et surtout rester en lien.











d'écrit du collectif des Allumés de la Plume



Cayetana Carrión

Projet de film documentaire

Le collectif des Allumés de la plume est un des premiers collectifs d'écrit créé par l'asbl ScriptaLinea. Le propos des collectifs, selon ScriptaLinea, est de rendre l'écriture littéraire accessible à tous et toutes, dans une démarche citoyenne et de regard critique sur la société, autour d'un thème d'actualité choisi collectivement. La notion d'engagement est au cœur des collectifs et elle s'articule à la fois vis-à-vis du groupe et de soi-même. L'aboutissement d'un parcours d'écrit (environ 12 à 15 rencontres sur une année) a lieu lors de la publication du recueil des textes des écrivain.e.s du collectif et par une lecture publique d'extraits de ceux-ci.

Le documentaire propose de montrer le fonctionnement du parcours 2017-2018 du collectif dont le thème choisi avait été « le réel et le virtuel ». Mon propos n'est pas tant d'être fidèle à une réalité purement objective et pragmatique, mais d'essayer d'apporter un regard sensible aux relations entre les participant.e.s, à leurs réflexions et partis pris par rapport à la thématique choisie et à leurs textes. Ce sont ces éléments qui, selon moi, positionnent les parcours de collectifs d'écrits comme des moments de rencontres, certes pratiques, mais où se logent une dose de poésie et de liberté à travers de ce qui est échangé, de ce qui est perçu et par l'environnement qui accueille le groupe.

Le défi de mon travail est de mettre en images le nomadisme du collectif (rencontres dans des lieux différents, donc pas d'unité de lieu), le contenu des réunions (qui passent par l'oralité), les textes (qui ne sont jamais écrits durant les rencontres) et la dynamique de la rencontre (les différents moments qui jalonnent le parcours du collectif), le tout traversé par la thématique choisie (le réel et le virtuel)

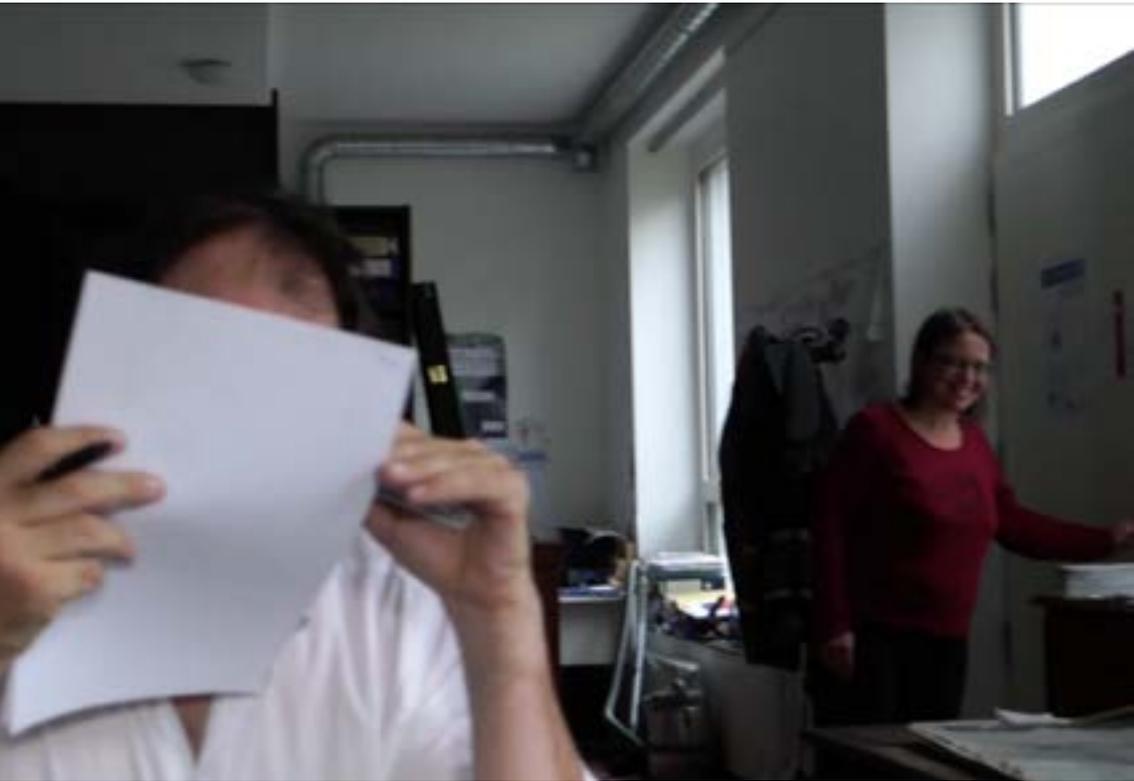
Comme c'est le premier documentaire que je réalise, c'est pendant le montage que je me suis rendue compte des défis mentionnés plus haut et que les prises d'images ne racontaient pas toujours ce que je souhaitais montrer. Heureusement, la prise de son a la plupart du temps été complète, ce qui m'a obligée à partir du son pour construire et structurer mon film.

Cette expérience m'a poussée à chercher des solutions pour combler les « manques », et à comprendre la nécessité de définir le plus tôt possible la démarche documentaire et esthétique que l'on veut mettre en place. Elle m'a également convaincue qu'un documentaire n'est pas nécessairement (probablement même jamais) une reproduction fidèle de la réalité. Le montage est toujours un moment de manipulation de la réalité traitée, traversée par le regard de son auteur, sans nécessairement la soustraire de la dimension du réel.

Le film s'organise en chapitres. Chacun correspond à un temps particulier du parcours du collectif (Choix de la thématique, la relecture, les retours, l'écriture de l'édito, etc.) dans un lieu à chaque fois différent. Chaque chapitre documente les échanges auxquels s'ajoutent des extraits de textes produits lors du parcours. Aux images prises du collectif s'intercalent des images abstraites qui tentent de raconter une émotion, un moment du parcours.









La voix des sans papiers

Frédéric Moreau de Bellaing

Depuis l'été 2017, je photographie le quotidien des membres du collectif «la Voix des sans papiers» et les réfugiés du parc Maximilien de manière régulière.

La Voix des Sans Papiers est un collectif comptant une centaine de membres qui n'ont pas ou plus de documents en règles (titres de séjours, etc).

Le but du collectif est à la fois de trouver de quoi se loger et de porter leur revendication haut et fort : être traités avec décence et humanité !

A chaque manifestation leur slogan revient: *«Personne n'est illégal, ce n'est pas nous qu'il faut changer, c'est la loi qu'il faut changer!»*.

De juillet 2017 jusqu'au début de la crise COVID, ils ont déménagé ou tenté de le faire une douzaine de fois. Ils ont été mordus par des chiens policiers, ils ont été blessés par des tirs de balles en plastique à bout portant, ils ont été enfermés en prison, sans autres motifs que l'absence de papiers en règle, et certains ont été renvoyés en Afrique. Pourtant, ils ne lâchent rien et s'en tiennent à leur ligne de conduite. Lorsqu'ils sont contraints de changer de squat, ils se déplacent toujours à la lumière du jour.

En s'exposant ouvertement, ils prennent d'énormes risques. C'est un prix qu'ils sont prêts à payer si seulement cela pouvait améliorer sensiblement leur situation insupportable.

Les images sélectionnées ici reflètent leurs réalités et sont représentatives de mon questionnement: la légitimité, l'implication sociale, la création de liens sociaux. Je suis arrivé au social par l'image. Ce sont les contacts humains qui découlent de mon travail photographique autour des sans papiers et des réfugiés qui ont bouleversé ma vision du monde et m'ont conduit, plus loin, à questionner mon implication sociale.











Impliquée, de par sa profession, dans l'accompagnement psychiatrique en milieu ouvert, France Paquay pose un double regard, de professionnelle de l'aide et de photographe, sur ce travail en réseau qui implique côte à côte des professionnels et des usagers autour d'un projet de soins.

Ses photographies relatent, ici, la rencontre entre des professionnels du travail thérapeutique de réseau et celle d'usagers italiens et belges autour d'un projet de théâtre, lors d'un voyage à Trieste en 2017. Cette ville italienne, proche de Venise, célèbre pour avoir été, dans les années 70, le foyer de l'antipsychiatrie. Le psychiatre Franco Basaglia y a impulsé la réforme du système psychiatrique promulguée par la loi 180 qui mena à la fermeture des hôpitaux et à l'intégration des patients dans la Ville grâce à une prise en charge communautaire.











Des maux aux mots

Julie Rasmont

Loin d'être un « simple » conflit de couple, la violence conjugale est un réel processus de domination par lequel un partenaire va chercher à prendre un pouvoir et exercer un contrôle total sur l'autre.

Petit à petit et insidieusement, une véritable emprise psychologique s'installe. Injures, dénigrement, isolement, menaces verbales et physiques, coups... deviennent alors le quotidien de ces femmes qui finissent par perdre toute estime d'elles-mêmes et s'enfermer dans une banalisation de ce fonctionnement destructeur.

Une vie marquée, jour après jour, par les tensions, l'humiliation, la peur, la honte, la culpabilité... Un engrenage auquel il est difficile de mettre un terme.

En brisant ce silence, en osant en parler, certaines d'entre elles ont néanmoins pu sortir de cet enfer conjugal. Petit à petit se reconstruire... Vivre heureuse et sereine... Redevenir cette femme qui sous la peur était en fuite.



Mon quotidien: des cris, des insultes et même parfois des coups ... Rien n'était assez bien pour lui ...
Je stressais en permanence à me demander si ce que je faisais était bien ou pas. Dès que j'avais l'audace de dire mon opinion ou d'essayer de parler, il se mettait à me regarder avec de la haine et cassait tout ce qui lui tombait sous la main. C'était sa manière à lui d'essayer de me dominer, de me contraindre à ne rien dire, à ne rien faire. J'étais devenue un automate; tous mes faits et gestes étaient calculés afin d'éviter les disputes. Ma vie était régie sous la peur, constamment. Je vivais dans «une prison». A force, je n'étais plus moi-même.
Aurélie



Aujourd'hui, je revis!
J'ai retrouvé ma joie de vivre et je sais que je ne laisserai plus jamais quelqu'un me
rabaïsser, me maltraïter. Car j'ai surtout appris à m'aimer!
Aurélië



La chute dans les escaliers... Je n'oublierai jamais son regard sadique, fébrilatoire, son sourire moqueur!
Un mois après je découvrais que mon smartphone, ma tablette... tout était sous contrôle.
Chaque mail, chaque sms, chaque appel téléphonique, ... J'aurais eu plus d'intimité en prison... Mais en prison, j'y étais déjà!
Comment était-ce possible? J'espérais seulement un signe du destin... Comment me «battre» dans ce flou «total»?
Comment m'en aller...? Saleté de «destin»
Ce n'est pas humain ce que tu m'as offert là... mais j'y suis arrivé!
Sylvie



Et maintenant, je ne veux plus!
Je ne confierai plus jamais ma vie à une autre personne! Ma vie m'appartient!
Et, cette petite voix intérieure qu'on appelle «intuition», je lui ferai confiance maintenant
Sylvie



Vivre constamment dans la peur, l'angoisse, ... Réfléchir aux mots utilisés, sans arrêt ... pour éviter qu'à la moindre contrariété, tout ne parte en vrille.
Ne jamais savoir ce qui allait m'arriver ... Rentrer chez moi et découvrir des mots humiliants, dénigrants, partout, dans mon frigo, dans mon lit, ...
Mon canapé déchiré, mes produits d'entretien vidés au sol, mes verres cassés, ...
Je me souviens d'un jour...pour une petite discussion qui ne lui a pas plu...il m'a jeté sur le lit, tordu le bras, étranglée...
Et pour m'empêcher de crier, il m'a étouffée sous l'oreiller... J'ai dû me faire passer pour morte pour qu'il arrête.
Quand ses yeux, son regard changeaient, je me demandais ce qu'il allait encore me faire, s'il allait de nouveau me frapper...
Chantal



Et maintenant, je respire, je revis!
Je me sens libérée; une vraie libération! Pouvoir parler, m'habiller comme j'ai
envie... Avoir le droit de choisir mes propres amis!
Chantal

Cet article en ligne est édité par Travailler le social asbl

ont collaboré à cet article

Andréas Athanassiadis, Joëlle Bosmans et le Collectif Ose(r),
Cayetana Carrión, Marina Cox, Anja Hess,
Frédéric Moreau de Bellaing, France Paquay, Julie Rasmont,
Dominique Simon

rédaction et administration

2 rue Tarvisée - 5031 Grand-Leez - Belgique | travailler-le-social.be

éditeurs responsables

Marc Chambeau, Marina Cox, Brigitte Delforge, Nathalie Gérard,
Bénédicte Legrand, Bénédicte Roy et Dominique Simon

secrétariat de rédaction

René Beaulieu, Xavier Briké, Marc Chambeau, Isabelle Lacourt,
Bénédicte Legrand, Anne Rakovsky

conception et réalisation graphique

Marina Cox, Dominique Simon

© Travailler le social asbl, 2021

 travailler
le social  [en images]